

COUBERTIN, Pierre de, *Universités transatlantiques*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1890, 381 p.

Éducateur et initiateur des Jeux Olympiques modernes, Pierre de Coubertin est né à Paris en 1863. Il mourut à Genève en 1937.

Il rédige *Universités transatlantiques* après avoir complété une mission d'enquête en Amérique pour le compte de l'Éducation nationale de France. Cette mission lui avait été confiée par un arrêté en date du 17 juillet 1889.¹

« [...] Leur littérature [celle des Canadiens français] est en enfance, leur presse est incolore; mais ils savent calculer, supputer, escompter à la façon du paysan normand, dont ils ont les instincts aussi bien que l'accent. » (p. 132)

« En route, de nouveau, à travers une plaine immense où courent des bestiaux; le bruit des rapides s'est perdu derrière nous. Sur le bord du chemin, quelques maisons dont les cheminées fument; là-bas, un clocher terminé par un potiron comme ceux des églises bavaroises : le potiron est recouvert de fer-blanc et cela brille comme un soleil. Plus loin, nous achetons des pommes à un vrai Normand qui ne veut pas se compromettre en nous disant si l'année a été bonne ou mauvaise : « Pour une année qu'y aurait des *poumes*, y en a point; mais pour une année qu'y en aurait point, y en a! » – Un petit manoir d'aspect très coquet vient à nous, enchâssé dans un semblant de parc. Le propriétaire est un échappé d'Europe, qui a voulu reproduire ici quelques-unes de nos élégances campagnardes; mais, à présent, il en a lui-même perdu le goût; ses corbeilles de fleurs sont envahies par les ronces; ses allées de gravier sont boueuses et irrégulières; et l'eau de la petite cascade artificielle a renoncé à couler droit; ses gouttelettes s'en vont chacune de leur côté. » (pp. 145-146)

« X

Mon cocher m'a exhorté à prendre un train qui «ronne» plus vite qu'un autre. C'est un Canadien-Français qui sourit jovialement en parlant du «vieux pays». Il me fait voir sur la route les jolies «places» et s'arrête à un croisement à niveau pour laisser passer les «chars». Il est inquiet de savoir si je préfère la «Puissance» aux «États»; en politique, il partage la manière de voir de M. un tel, «écuyer», et il est l'ennemi de M. un tel, également «écuyer». Ces mots

¹ SIMARD, *Mythe et reflet de la France*, p. 279; YON, *Le Canada vu de France : 1830-1914*, p. 162.

anglais. : *run, place, cars, Dominion, States, esquire*, qui n'ont pas d'équivalents en français et que les Canadiens y transplantent bon gré mal gré, produisent l'effet le plus saugrenu.

De Québec à Montmorency, où nous allons, ce n'est, le long du Saint-Laurent, qu'un village ininterrompu. Une basilique de bois dresse sur la droite ses deux clochers pointus. Tout est en bois, tout sent l'hiver qui vient; on répare les traîneaux, on répare les fourrures, on amasse le combustible, on repose les doubles fenêtres; dans la coulisse, le froid s'apprête à entrer en scène au premier coup d'archet du grand chef d'orchestre. » (pp. 156-157)

« [...] Alors M. le Premier [Honoré Mercier] promenait autour de lui un regard narquois et, plantant son couteau sur la table, recommençait en ces termes : «Voyez-vous, mes enfants...».

Au nombre de «ses enfants» il y avait deux silencieux, qui, sans doute, entendaient fort bien le français, ayant l'un et l'autre des fonctions à remplir dans la province, mais qui prétendaient ne pouvoir le parler. Sur les lèvres du premier ministre et des autres convives les phrases anglaises succédaient aux françaises, indiquant non une grande pureté d'accent, mais une connaissance approfondie de la langue. » (pp. 162-163)